



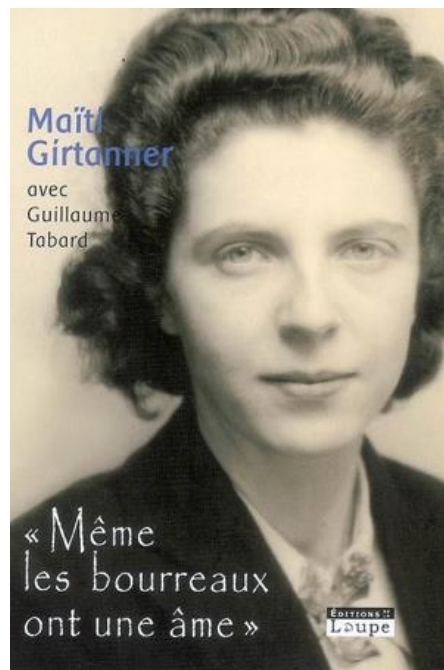
Maïti Girtanner (1922-2014), une résistante dans la tourmente, entre souffrance et résilience

« “Je suis à Paris, je voudrais vous voir”. L'homme parlait en allemand. J'ai reconnu sa voix aussitôt. Nous étions en 1984 et je l'avais pourtant entendu pour la dernière fois quarante ans plus tôt, en février 1944. Mais il n'y avait aucun doute, c'était lui : Léo, un médecin allemand de la Gestapo qui m'avait retenue enfermée durant plusieurs mois, pendant la Seconde Guerre mondiale. Ses traitements sévères m'avaient presque laissée pour morte, enfermant mon corps dans une résille de douleur dont, aujourd'hui encore, je reste prisonnière. Léo à Paris. Mon bourreau à ma porte. Que me voulait-il ? Le choc de sa voix réveilla en une fraction de seconde un passé dont je pensais avoir tourné la page. J'eus l'impression que la maison s'écroulait sur ma tête. Je me revis, jeune fille de dix-huit ans, poussée par les circonstances à entrer en Résistance¹. »

En 1984, Maïti a 62 ans. Sa vie est brisée depuis plus de quarante ans. Elle survivra encore trente ans au prix de souffrances jamais apaisées. Alitée et complètement néantisée une semaine sur trois à son domicile saint-germanoï du 32 rue d'Hennemont, elle montre une capacité de résilience admirable le reste du temps.

Maïti Girtanner naît en Suisse en 1922 d'un père suisse-allemand, qu'elle perd à l'âge de trois ans, et d'une mère française Claire Rougnon. Veuve, Claire rentre en 1925 en région parisienne pour retrouver ses parents, puis s'installe à Saint-Germain-en-Laye. Jeune fille, Maïti montre à la fois d'excellentes dispositions pour les études et pour la musique, qui, dira-t-elle « *régnait en maîtresse à la maison* ». Dès l'âge de 12 ans, elle se convainc d'être pianiste et de faire de la musique sa vie. Son grand-père maternel, Paul Rougnon, professeur de piano au Conservatoire de Paris, lui est d'un soutien total pour confirmer sa vocation. À 18 ans, elle entre au Conservatoire national de Paris et enregistre des compositions pour piano du norvégien Edvard Grieg (1843-1907). Comme son grand-père, sa mère est musicienne et marque une vraie prédilection pour le piano. Maïti semble destinée à un bel avenir mais la guerre en décidera autrement.

L'été, sa famille rejoint la maison de campagne au bord de la Vienne, à Bonnes, village rural à l'est de Poitiers près et au nord de Chavigny. L'impasse où se niche le « Vieux logis » s'appelle impasse Paul Rougnon, hommage à son grand-père pianiste.



Or, cet été 1940, c'est le lieu du repli en zone libre, à l'endroit même de la ligne de démarcation. La conjonction entre la révolte de Maïti face à l'occupation et la configuration géographique du « Vieux logis » va décider de son engagement dans la Résistance. Située sur la rive gauche de la Vienne, la maison est en zone occupée face à la rive droite qui est en zone « nono » (non-occupée) comme on disait à l'époque. Le lieu présente des avantages de discrétion entre la courbe de la rivière et les rives boisées. La jeune femme crée avec des étudiants un groupe de résistants. Elle va assurer par voie fluviale le passage de

¹ Extrait de Maïti Girtanner et Guillaume Tabard, *Même les bourreaux ont une âme*, Éditions de La loupe, Paris, 2008.

clandestins et de réfugiés. Elle devient une informatrice pour Londres et une factrice de documents ou de papiers falsifiés.

Sa grand-mère lui apporte son appui moral. Alors que la maison est partiellement occupée par des officiers allemands, les parcours incessants de Maïti sur sa bicyclette finissent par intriguer. De manière voilée mais suffisante pour l'avertir, un officier allemand la met en garde. Mais Maïti continue sa mission sans pour autant abandonner le piano. Après l'invasion de la zone libre fin 1942, elle retourne à Paris où le chef de la Gestapo lui proposera à plusieurs reprises de donner des concerts. Elle acceptera pour être mieux protégée mais profitera aussi de ces occasions pour négocier la libération d'étudiants arrêtés par erreur... d'après elle.

À l'automne 1943, elle est arrêtée par la Gestapo qu'elle avait bernée si longtemps. Avec 19 autres prisonniers, elle est conduite en un lieu secret du sud-ouest de la France où ils seront régulièrement torturés. Livrée à des médecins bourreaux, un médecin SS, Léo, âgé de 26 ans, s'attaque à son système nerveux et désensibilise ses doigts avec sadisme pour qu'elle ne puisse plus s'adonner à la musique qui était sa raison de vivre. À la Libération, la Croix rouge la découvre dans un état pitoyable et elle restera hospitalisée pendant les huit années suivantes. À la sortie de ce « couloir de soins » elle se reconstruit tant bien que mal et revient habiter Saint-Germain. Elle étudie la philosophie puis l'enseigne en tant que répétitrice. Elle approfondit sa compréhension du monde dans la conviction que même sous le Soleil de Satan, comme le disait Bernanos, « tout est grâce » pour celles et ceux qui en acceptent l'incongruité apparente.

Fréquentant dans son quartier la chapelle des Franciscaines, avenue Foch, elle y trouve un milieu accueillant et réparateur et s'y fait des amis de confiance. C'est d'ailleurs, d'une manière générale, dans la confiance qu'elle puise des forces vite épuisées mais sans cesse renouvelées. Son souci du contact avec les jeunes et de leur formation spirituelle est nourri par l'humilité et un rare sens de la pédagogie : Monique, Pascal et bien d'autres encore pourraient en témoigner. Torturée, pensant pendant des années au suicide, elle n'en a pas moins fait tout un chemin de reconstruction. Sa foi en Dieu lui donne une force intérieure inextinguible.

L'appel téléphonique de Léo en 1984, lui-même proche de la mort, l'interpelle, et il vient à Saint-Germain pour la rencontrer. Les convictions religieuses de Maïti l'amène à pardonner à cet homme dont les sévices l'ont pourtant handicapée à vie. Cette histoire tenue secrète a été rendue publique à la demande pressante de ses amis. Femme de l'ombre, digne et pudique, elle connaît la lumière par le biais d'une émission de télévision². Pour les nécessités du tournage, elle ouvre sa maison de Bonnes où rien n'a changé depuis la guerre : le vélo est toujours là, la barque des passages aussi avec la même toile qui cachait les clandestins. Maïti reprend les rames pour retracer le parcours de la zone occupée à la zone libre.

Dans les dernières années, les douleurs ne la quittent plus. Dans une lettre circulaire adressée à ses amis, frappée sur le clavier de son ordinateur, elle écrit le 15 octobre 2000 : « *Depuis un an, j'ai eu bien des difficultés de santé qui sont directement responsables de mon silence ; des difficultés qui ont vidé le vase des forces déjà peu étoffées* ». Maïti décède le 28 mars 2014 au Mesnil-le-Roi et est enterrée à Bonnes, là où cette histoire est née. *La Nouvelle République* du 3 avril 2014 titre : « *La petite fourmi de la Résistance n'est plus* » .

Michel Levannier

Pour en savoir plus :

Circulaires et lettres dédiées de Maïti à ses amis (non publiées), Archives personnelles de l'auteur.

Maïti Girtanner et Guillaume Tabard, *Même les bourreaux ont une âme*, Éditions de La loupe, Paris, 2008

Maïti Girtanner, *Résistance et pardon*, Éditions Vie chrétienne, 1999, 63 pages

Jacques Farisy, *La ligne de démarcation dans la Vienne : 1940-1943*, La Geste éditions, 2002

Samuel Liven « Maïti Girtanner - de la Résistance au Pardon », *La Croix*, 30 mars 2014

² « Du désir de pouvoir pardonner », *Le Jour du Seigneur*, film de Michel Farin, S.J., 13mn, 1998.